

BLOODLOST

LE CHAGAR ENCHAÎNÉ

L'ÉTÉ DE MES SEIZE ANS (1/2 par Rafael)

N°196 – 05 AOÛT 2020

Le mois d'août commence, et les vacances continuent.

C'est la saison idéale pour mettre en pause les projets bizarres, éviter le stress et se reposer au soleil.

C'est donc pourquoi nous avons lancé notre compte Twitter...

@BadButaJdR

Non. Aucune logique dans le choix de la période ni du nom. Résignez-vous : nous ne faisons jamais rien de logique.

En attendant la rentrée, un nouvel article inattendu, en deux parties. Une nouvelle, pour changer un peu, dont la suite arrive dès la semaine prochaine.

Aucune. Logique.

Et bonnes vacances à tous.

Participer, commenter, questionner !

Pour discuter de cet article ou pour des questions plus générales, passez donc nous voir sur BadButa.fr, et postez sur notre forum ► www.badbuta.fr/forum

Numéro réalisé par Rafael et François.
Illustré par Le Grümph et Christophe Swal.
Corrigé par Fred «Balt» Lipari.



L'été de mes seize ans a sûrement été le plus long de toute ma vie. Le plus dangereux, également, mais comparé à l'impression de longueur et d'attente, la trouille prend un petit côté animé, limite amusant. Jusqu'à ce que des gens meurent en gueulant, du moins.

Bon, du calme. Reprenons au début.

Au début de cette histoire, j'avais presque seize ans. Mon père était le châtelain des Brets-de-Combes. Le village était un trou perdu presque à l'orée des Sangres, à quatre jours de la route des épices. Assez près de la voie pour être vaguement intéressant pour des brigands, mais trop loin pour attirer argent et visiteurs. Le pire des deux mondes, en fait. Nous survivions vaguement en organisant le commerce autour du village. Un ou deux marchés par semaine, quelques convois pour apporter les produits des fermages à la grande route et en ramener des marchandises utiles. Rien de passionnant, mais suffisant pour que les Brets gardent la main sur le secteur.

Le plus dur, c'était de rester à la tête du patelin. Mes ancêtres étaient des nobles. Des vrais de vrais, avec fleuret, thune et esclaves en pagaille. Personne ne se rappelle le « vieux » nom de la famille, mais c'était sûrement très impressionnant et un peu con, comme tous les noms du genre. Lorsque Pôle a commencé à déconner, on était déjà une famille mineure dans un coin mineur. On avait des cousins vraiment riches à la capitale, on faisait tourner les fermes, ils encaissaient le gros des revenus et nous renvoyaient des miettes. Puis la capitale a perdu l'Ouest, puis l'Est, et pendant que les vieilles familles se chamaillaient pour trouver un coupable, le reste de l'Empire est tombé en morceaux.

Aujourd'hui, on règne toujours sur notre petit coin de cambrousse, bon an mal an. Les cousins sont morts depuis longtemps dans un complot où un autre, et nous sommes toujours là. Les guerres et les pillages qui ont ravagé le nord du Zathenais ne sont pas descendus jusqu'à nous. On a bien eu des soucis de Sekekers autrefois, mais mon grand-père était un môme à la dernière récolte de gamines. Les filles du coin sont encore un peu prudentes de nos jours, et elles portent un poignard dès leurs six ans. Ça donne un peu de piquant à la drague et « ça fait des garçons bien polis » comme dit ma mère.

Du coup, on n'était pas malheureux, mais pas forcément utiles non plus. Quand tu regardes bien, le châtelain, c'est un truc dont on se passe facilement dans un village tranquille. Mais L'Empire ne devait pas être un truc si mauvais, parce que l'habitude tient encore après tout ce temps, et mon père est encore à son poste. Des fois je me dis qu'un ancêtre un peu couillon aurait pu tout foutre en l'air, et que j'aurais pu naître fils de planteur de choux, sans connaître toute cette histoire. Pas sûr que ça aurait été pire, mais tant pis pour les choux.

Bref, tout n'allait pas si mal, jusqu'à la venue des Furets.



Le nom de « Furets » leur venait sans doute d'un conte zathenais, mais personne n'est d'accord sur lequel. En tout cas, un fabliau où les furets sont malins et rusés. Pourtant la variété qui nous tomba sur le râble s'avéra du genre gros cons, brutes stupides et salauds vicieux. Le genre de bandits forestiers plus effrayés par l'effort et le travail que par la vue du sang. Alors, pour survivre, ils s'attaquaient à n'importe quel village plus prospère que le trou à rats dont ils étaient sortis.

Au début ils détrossèrent des fermes isolées ou des marchands de passage. Les gens se méfièrent vite, et mon père embaucha une bande de routiers pour surveiller les chemins. Il y eut quelques échanges de coups, des flèches dans le gras, et une paire de pendus. En quelques nuits, les furets regagnèrent les bois pour lécher leurs blessures. On trinqua à la réussite de nos gars, et je pris même ma première cuite cet automne-là. L'hiver suivant, quand ils revinrent et brûlèrent la ferme des trois gros, familles comprises, on comprit que ça serait un sale hiver.

Les saloperies durèrent jusqu'au printemps, comme le froid et la pluie en fait. Un matin, on retrouvait une carriole brûlée au bord d'un chemin, un voyageur égorgé, ou un entrepôt vidé. Alors le soir, on pendait un bandit attrapé aux bois, on brûlait un bosquet où ils avaient leurs habitudes, ou on les mettait en fuite à coup d'arbalètes. Mon père réussit enfin à établir une garde commune et des patrouilles pour les trois hameaux les plus proches ; un truc que lui refusait le conseil du village depuis des années. Comme quoi on nourrit mieux son dogue quand le renard rôde. Ou les furets, en l'occurrence. Ça marche aussi.

Avec les beaux jours, ils devinrent plus mobiles, plus nombreux aussi. Il y eut moins d'attaques, mais plus efficaces. Ces salauds là étaient en train d'apprendre peu à peu. Un gosse qui découvre comment faire des trucs, tout le monde adore ça. C'est naturel. Mais quand un bandit se met à se tenir debout et ne trébuche plus qu'un coup sur deux, c'est nettement moins mignon.

Vers la fin du printemps, on était en guerre ouverte, et mon père en était à réunir de l'argent pour embaucher une compagnie mercenaire. Le village avait doublé de volume, à mesure que les fermes du coin se vidaient. On levait en urgence un muret de protection autour des champs extérieurs, et tout le monde savait que ce serait bientôt la « muraille » extérieure officielle des Brets.

On vit même un cirque s'installer au village. Ils étaient tombés sur les Furets en ralliant la route des épices. La bande les avait délestés de leurs bêtes, de leur argent, de tout ce qui était vaguement doré et d'une danseuse un peu trop jolie. Deux adolescentes acrobates n'avaient dû leur survie qu'à une promptre retraite sous une carriole, où elles avaient assisté à tout en silence. Hors des spectacles, je les apercevais souvent au village, toujours cachées dans un coin, souvent sous des étals ou des carrioles. En sécurité, pour ainsi dire, au cas où tout recommencerait.

C'est aussi à ce moment que je me suis mis à entendre Galea.



Comme toute les légendes que me racontait ma grand-mère, tout commençait par un rêve. À bien y réfléchir, maminette n'aurait sûrement pas approuvé celui-ci. Trop de gens bizarres, trop d'alcool, et pas assez de culottes pour tout le monde. L'intrigue du rêve était un peu fouillis, un peu tordue, mais l'intrigue était surtout à base de « *combien de messieurs peut-on introduire dans telle ou telle demoiselle avant qu'elle réclame grâce* ». Et il y avait une voix. Une jeune fille qui me parlait, me désignait des couples, des scènes « intéressantes », ce genre de choses.

À un moment je me tournais vers elle, sans être bien sûr d'où elle était, ni de qui elle était.

- Tu sais, tout est un peu « intéressant » pour moi. Je suis encore... puceau. Donc tout ça est plutôt nouveau pour moi.

Il y eut un silence, puis un hoquet de surprise.

- *Tu me réponds ? hoqueta-t-elle. Je veux dire tu me parles ? À moi ? Mais...*

- Pardon, je croyais que tu me parlais, même si je ne sais pas bien où tu es en fait. Navré si j'ai fait une gaffe. Est-ce que... mais c'est un rêve non ? Tout ça ?

Nouveau silence, où je cru entendre un écho de sanglot, mais plus surpris et tendu que triste.

- *Oui, c'est un rêve, répondit-elle. Et je croyais que tu n'étais qu'un personnage. Un souvenir de la grande Pôle, et de ses fêtes. Est-ce que tu es... vivant ?*

- Bah je crois. Je suis Perlin d'Asquier, fils de Grisin d'Asquier des Brets-de-Combes. J'étais vivant en allant me coucher, donc même si les choses sont un peu compliquées en ce moment, je doute d'être mort, là. Ou alors ce ne serait pas de chance. Mais toi, tu es qui ?

Une pause. Et je cru presque que le rêve étant sorti de son cours naturel, j'allais me réveiller. C'est ce qu'on fait dans ce genre de circonstances, non ?

- *Je suis Galea. Je suis l'Arme-Déesse de Huguelin de Pôle, cinquième Empereur et Maître de tout Tanæphis. Je suis...*

Elle étouffa un nouveau sanglot, comme la goulée d'air d'un noyé perçant la surface de l'eau à la dernière seconde. Je ne sais pas ce qu'elle essayait de dire, mais elle était clairement aussi surprise que moi ; choquée de trouver un interlocuteur aussi, et pressée de parler. Pas pressée, non. Avide.

Sauf que de mon côté, la surprise me réveilla.

Je me redressai dans mon lit, dans le vieux donjon, suant et tremblant comme une feuille. Je me souvins d'un coup des histoires sur les Armes-Dieux de mon oncle Jehan. Ces histoires horribles où un Dieu de métal s'empare d'un homme, en fait son jouet et le broie pour son seul amusement.

Je me rappelai aussi des cours de mon vieux précepteur sur l'histoire des Empereurs-à-l'Épée, qui avait failli abattre pôle. Comment les Mansards les avaient chassés et avaient rendu Tanæphis aux hommes. Lesquels hommes avaient ainsi prouvé qu'ils étaient capables de ruiner l'Empire comme des grands, sans aide divine ou magique.

Je passais une journée horrible, à repenser à tout ça. Je maudissais l'oncle Jehan, le vieil Ambroise, les conteurs de passage et tous ceux qui m'avaient aidé à bâtir ce conte et à gâcher ma nuit. Je me demandais un moment d'où venaient la partouze et la fille du rêve. Mais je venais d'avoir seize ans, la réponse était donc évidente. Le seul moment, ou je ne pensais pas vaguement aux filles, c'était quand je me tapais sur un doigt avec un marteau. Puis je suçais mon doigt pour chasser la douleur, je me demandais ce que ça ferait si une fille le faisait, et c'était reparti. En bref, je passais une mauvaise journée, retournai me coucher, et m'endormis comme une masse.

- *Bonsoir Perlin. Excuse-moi pour hier soir. Je crois que je t'ai fait peur.*

Je me réveillai aussitôt.



Autant vous dire que le lendemain soir, en me couchant, je n'en menais pas large. J'avais un moment envisagé de parler de ces rêves. Mais quel que soit l'interlocuteur, commencer une conversation par « *C'était dans un rêve avec des filles nues et des tas de petits fours* » et finir par « *et donc une Arme-Dieu appartenant à un empereur me parle* », ne paraissait pas très sérieux.

Je me suis donc couché, sans grand espoir, et au milieu de la nuit, la fatigue, la lassitude et un demi-pichet de prune finirent par avoir raison de moi.

Elle était là, assise sur un muret du haut-jardin du castel. C'était l'automne, ma saison préférée, et elle ressemblait à une des jeunes acrobates. Je me demandais pourquoi je la reconnaissais, alors que je les avait à peine aperçues.

- *Tu les as vues, dit-elle, et tu t'en souviens plutôt bien. Tu as même rêvé d'elles deux, il y a quelques nuits.*

C'était une déduction logique. J'avais probablement sursauté en la reconnaissant. Rien de surprenant à ce qu'elle ait compris à quoi je pensais. Je chassais donc l'impression qu'elle lisait mes pensées, et tentais de me donner une contenance.

- *En fait, je ne lis pas vraiment tes pensées. C'est plus immédiat que la lecture, plus directe. Je les entends, et je les comprends, sous-entendus et biais compris.*

Je tombai de cul sur un banc à quelques pas d'elle.

- Mais c'est extrêmement bizarre non, m'entendis-je répondre ? Je veux dire c'est normal pour une Arme de faire des trucs comme ça ? Et pourquoi moi ? Et tu es qui, et où ? Et qu'est-ce qui se passe ?

Elle éclata de rire. D'un joli rire un peu triste, mais clair et frais. Je m'arrêtai brusquement en sentant mes pensées dériver vers sa beauté, et envisageant déjà des images aussi gênantes que sympathiques, me rappelant bien qu'elle entendait - pas exactement mais pas loin - tout ce qui se passait dans ma tête.

- *En fait, je ne suis pas vraiment « elle ». Ou disons plutôt que je suis elle, mais juste ici, avec toi. Du coup ça ne me gêne pas vraiment. Je suis juste tellement heureuse d'avoir quelqu'un avec qui parler. Je peux te proposer un accord ?*

Pas vraiment sûr de la direction de la conversation, je m'accrochai à l'idée que ce n'était peut-être qu'un rêve, et acquiesçai d'un hochement de tête.

- Ou alors c'est mieux si je parle vraiment, ajoutai-je brusquement ? Je veux dire c'est plus clair peut-être ?

Son rire résonna encore, décidément très plaisant.

- *Oui, parle s'il te plait, dit-elle d'un air presque affamé. J'ai envie d'entendre quelqu'un. C'est même l'idée de tout ça en fait. Je veux comprendre pourquoi je t'entends. Ce qui se passe, et où on est. Je veux que tu me racontes tout ce que tu sais, et que tu m'écoutes. Je veux un public, un ami, et je veux t'entendre. Et en échange ...*

Je la regardai, pendant qu'elle hésitait, encore un peu perdue dans toute cette histoire, mais déjà suspendu à ses lèvres. Elle sourit d'un air amusé et ses mains caressèrent le bas de sa jupette.

- *En échange, je te montre ce que tu n'as jamais « vraiment » réussi à voir ?*

Je passais les quelques secondes qui suivirent à prier pour ne pas me réveiller en sursaut, les minutes suivantes à rire avec elle de sa plaisanterie.

Mais je ne me réveillai que le lendemain matin, dans un monde où tout avait changé.

(Suite et fin la semaine prochaine...)

